

Lurelu



Les coups de coeur de *Lurelu*

L'équipe

Volume 36, Number 2, Fall 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/69855ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

L'équipe (2013). Review of [Les coups de coeur de *Lurelu*]. *Lurelu*, 36(2), 17–19.



Les coups de cœur de Lurelu

par l'équipe

Double coup de cœur

Cette année, j'ai eu un immense coup de cœur pour le superbe album *Mingan mon village*, recueil de poèmes créés par des enfants de Mingan lors d'ateliers d'écriture dirigés par les poètes Laure Morali et Rita Mestokosho. Ces poèmes sont accompagnés de portraits d'enfants du village, réalisés avec une grande sensibilité par l'illustrateur Rogé, mis en valeur par le grand format de l'album. Le magnifique portrait de la page couverture a tout de suite attiré mon attention. Cet enfant peint de profil nous invite à entrer dans son univers. Son regard et son sourire empreints de pudeur et de douceur nous annoncent le partage d'un bien des plus précieux. *Mingan, mon village* est publié aux Éditions de la Bagnole.

Mon second coup de cœur est pour l'album *Vrai de vrai, papi?* d'Émilie Rivard, dans la collection «Le raton laveur» chez Bayard. Louis et son grand-père vivent une relation remplie de complicité. Ce dernier possède une imagination débordante, et il invente pour son petit-fils des histoires où pirate, sorcière et gnome peuplent sa demeure. Mais lorsqu'une «vilaine maladie mange sa mémoire et ses mots», Louis fait revivre tous ces personnages et aventures afin de ramener le sourire sur le visage de son papi. La condition du grand-père et les sentiments de Louis sont dépeints avec réalisme. J'aime beaucoup les illustrations très expressives d'Anne-Claire Delisle où l'on peut voir tous les petits personnages imaginés par le grand-père tracés à l'encre, un peu comme des personnages d'un film projetés dans l'histoire.

Céline Rufiange

Aujourd'hui le coup de cœur

C'est le travail dessiné de Jacinthe Chevalier pour *Aujourd'hui le ciel* (Éd. de l'Isatis, coll. «Clin d'œil») qui m'inspire ce coup de cœur. La force suggestive de l'illustration, qui troque son trop plein de réalisme contre la pure fantaisie, me réjouit. Ainsi les nuages de la grande queue du chat, les bois-branches de l'original à neuf pattes, l'ours blanc du paysage... Quelques subtilités associent texte et image : la planche du zèbre orange, de la plage-baleine... On peut aussi jouer à feuilleter l'album en fixant seulement la page de gauche et voir défiler les animaux, tous plus ou moins de la même taille et positionnés dans le même axe. Cette «galerie de portraits», par la constance de sa présentation, facilite l'accès au livre et augmente le plaisir qui prendra le petit lecteur.

Francine Sarrasin

La dérive amoureuse

Lorsque le temps fut venu de dévoiler notre coup de cœur, je n'ai pas eu à chercher longtemps. Ce sont les mots, la manière, la poésie de Pierre Labrie avec *Nous sommes ce continent*, un livre sur l'adolescence comme il y en a peu, qui a supplanté toutes mes autres lectures de 2012. Publié dans la collection «Graffiti +» chez Soulières éditeur, ce roman poétique met en scène un garçon qui exprime les douleurs du désamour dans une langue belle. Sa richesse, sa profondeur et son intelligence m'ont charmée dès la première lecture.

En pleine dérive amoureuse, le narrateur se raconte avec douceur, finesse et tellement de sensibilité. Pierre Labrie est parvenu ici à explorer avec doigté l'émotion vécue par son héros, sans jamais laisser transparaître une vision adulte, sans jamais mettre en scène un personnage trop sage, trop équilibré ou encore trop grave; non, ce héros est juste vrai. Une authenticité qui se ressent d'autant plus grâce à la structure du roman, laquelle permet de saisir l'évolution du personnage. Car Pierre Labrie a non seulement le talent de nous offrir une figure adolescente crédible, mais il sait aussi comment l'inscrire dans un tout signifiant. Le roman est ainsi fait que l'on peut voir l'évolution du sentiment amoureux à travers la poésie utilisée, mais aussi par la narration, laquelle dévoile d'abord un héros qui s'exprime par le biais d'un «nous» et clôt son cheminement par un «je», ce «moi» qui se redéfinit seul à partir de nouvelles frontières.

Il s'agit d'une œuvre englobante qui permet une lecture à plusieurs niveaux, une œuvre ouverte qui invite à réfléchir, qui se laisse analyser, travailler, interpréter, une œuvre complexe présentée simplement.

Marie Fradette

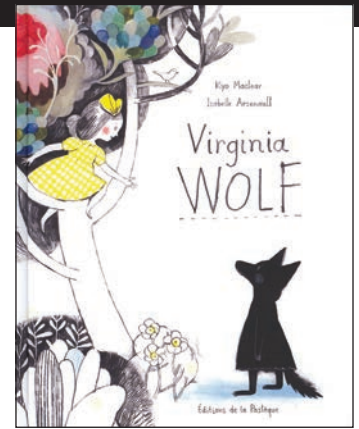
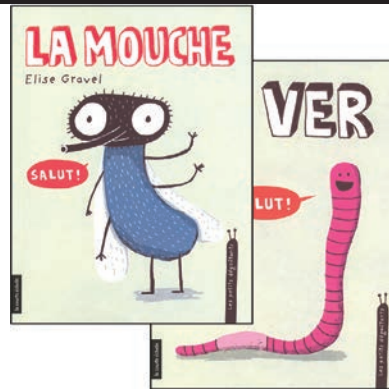


Petit coup de cœur sous la pluie

Avant même que cet album remporte le Prix Québec/Wallonie-Bruxelles 2013, *Le petit chevalier qui n'aimait pas la pluie* (Éd. Imagine, 2011) était l'un de mes coups de cœur.

Au lieu de présenter une seule illustration comme dans la plupart des livres, la couverture montre sept images du héros qui enfle son armure. L'histoire de sa journée se poursuit dans les pages de garde où on le voit se réveiller, faire sa toilette et manger un gâteau au chocolat. Ce gâteau, en plus d'être le mets préféré du petit chevalier, revêt une grande importance puisque c'est grâce à lui que le petit chevalier sauvera d'une pluie diluvienne les habitants de son village et qu'il vaincra sa peur. Un gâteau comme solution à un problème, c'est joyeux!





Outre la couverture et la succulente histoire, la plume de Gilles Tibo, reconnu pour marier habilement l'action, l'humour et la tendresse, est tout aussi séduisante. L'auteur a même pris soin d'ajouter ici et là des descriptions amusantes qui sortent du texte narratif et qui soulignent le travail de Geneviève Després. Celle-ci offre de superbes illustrations remplies de maisons, de gens heureux et de chats. Ses dessins fourmillent de détails captivants et demandent parfois à ce que le lecteur manipule le livre dans un sens puis dans l'autre. Ce mouvement dynamique, on le retrouve aussi dans la mise en pages : l'infographiste Paul Boisvert a fait un travail fabuleux tant sur la typographie que sur la manière de présenter le texte, qui virevolte de temps à autre. Voilà un album réussi sur tous les plans!

Nathalie Ferraris

Un désopilant roman qui déride délicieusement...

Ah, l'humour intelligent! Si délicieux à lire et malheureusement trop rare en littérature jeunesse. L'humour de situation ou l'humour tarte à la crème a la cote, mais peu d'auteurs s'aventurent du côté de l'humour qui prend la forme de jeux de mots, de blagues pince-sans-rire, d'ironie raffinée ou de drôlerie acidulée. Il y a de tout ça et plus encore dans *Les maux d'Ambroise Bukowski*, le désopilant roman de Susin Nielsen, une auteure de la Colombie-Britannique, qui a beaucoup écrit pour la télévision.

Appelez-le «nerd» ou «geek», chose certaine, Ambroise Bukowski, le héros de ce roman paru en traduction à La courte échelle, est assurément marginal et mésadapté. Victime d'intimidation, Ambroise se fait retirer de l'école par sa mère, surprotectrice et envahissante. Il doit donc poursuivre sa scolarité par correspondance. Sa rencontre avec le voisin d'en haut, un jeune délinquant qui sort de prison, viendra mettre un peu de piquant dans sa routine ennuyeuse et lui fera vivre quelques aventures rocambolesques.

Dès le premier chapitre, on se prend d'affection pour cet anti-héros excentrique et on s'esclaffe souvent devant son esprit vif et sa candeur cocasse. Avec sa plume alerte, Susin Nielsen nous fait découvrir l'univers fascinant des fanatiques du scrabble. Bien ficelée et jamais prévisible, l'intrigue progresse à un rythme constant, avec une alternance parfaite de drames et d'épisodes rigolos.

M^{me} Nielsen a été couronnée l'an dernier du Prix du Gouverneur général pour son troisième roman, dont j'attends désormais avec impatience la traduction française.

Andrée Poulin

Apprendre en riant

Enfin, des documentaires rigolos et intelligents pour les petits... Cette année, Élise Gravel nous a concocté deux titres vraiment savoureux : *La mouche* et *Le ver* amorcent la nouvelle collection «Les petits dégoûtants», aux Éditions de La courte échelle. L'auteure a su y créer un mélange équilibré d'informations pertinentes et d'humour légèrement impertinent. Celles-ci sont clairement présentées, vulgarisées, précises et faciles à comprendre pour les jeunes lecteurs. D'ailleurs, tout est mis en œuvre pour leur faciliter la tâche : la typographie met en relief les informations importantes, qui sont ensuite reprises et mises en scène avec beaucoup d'humour. Par exemple, dans les illustrations *La mouche*, l'auteure fait de nombreux clin d'œil au quotidien de la vie de famille, dont une scène du papa qui se rase, ce qui reprend l'information sur la pilosité de la mouche; la maman qui voit tout sert à mettre en relief la faculté visuelle des mouches, etc. Ces allusions à la vie familiale font rire petits et grands. Ces deux titres représentent un succès garanti.

Danièle Courchesne

Cœur de loup

J'aime les livres qui donnent le goût de relire certains auteurs et l'occasion de les faire découvrir aux enfants. Un titre d'album m'a donc tout de suite accrochée : *Virginia Wolf*. Je me suis demandé s'il contenait une coquille.

Et si vraiment j'allais retrouver Virginia «Woolf» dans un livre pour enfants? Par un brillant jeu d'homophonie, l'altération du patronyme crée un rapprochement subtil entre l'écrivaine anglaise et une représentation métaphorique du personnage de Virginia, associé à «un loup plutôt tyrannique». Psychologie ombrageuse que l'image de la couverture illustre au pied de la lettre.

La dépression dont elle a souffert est ainsi habilement transposée (sa fin tragique en moins) par la plume de Kyo Maclear qui file le parallèle avec sa vie : sa sœur peintre, solidaire dans la tourmente, apparaît sous les traits de la rayonnante Vanessa qui dessine pour elle, sur les murs de la maison, un refuge imaginaire où «tout est parfait». C'est Bloomsberry, «le pays des fleurs aux fruits», une allusion poétique au cercle d'intellectuels de Bloomsbury dont faisaient partie les deux sœurs et leur frère Thoby.

Dans cet album (La Pastèque, 2012), le sous-texte fournit une clé de lecture intéressante, qui n'est cependant pas indispensable pour apprécier la richesse interne de l'œuvre. Les enfants, ignorant probablement le destin de Virginia Woolf et la rencontrant pour la première fois, seront quand même sensibles à l'immense désarroi de la petite





Corbeau

(photo : Richard Lacroix) 19

Virginia qui sort peu à peu de sa torpeur grâce à l'amour de sa sœur. Ils pourront constater que l'imagination et l'art ont parfois le pouvoir de rééquilibrer ce qui tangué. «J'ai peint une balançoire et une échelle aussi haute que la fenêtre, pour que ce qui était en bas puisse remonter.»

Un thème difficile, mais pourtant essentiel à aborder, que les images d'Isabelle Arsenault portent avec autant d'éloquence que les mots : un univers sens dessus dessous, teinté de noir pour connoter l'envahissante déprime de Virginia, puis un éclatement de couleurs né de l'imaginaire salvateur concrétisé par la fresque de Bloomsberry. Une lueur d'espoir perce dans l'image double page qui prend le relais des derniers mots du texte : «Sortons jouer, maintenant.»

Manon Richer

Une tempête dans une baignoire

En publiant *Ma sœur veut un zizi*, l'auteur et illustrateur Fabrice Boulanger, tout comme son éditrice Jennifer Tremblay, savaient qu'ils posaient un acte de courage. Courage de dire non au puritanisme ambiant, qui ne diffère de celui des années 50 que par l'absence de soutane ou de cornette sur la personne des censeurs. Dans le *Lurelu* de mai, notre collaboratrice Andrée Poulin a fouillé la question des tabous dans les albums jeunesse; une controverse née à la fin du printemps sur les ondes de TVA à Sherbrooke a confirmé l'à-propos de son sujet.

L'album paru en 2012 aux Éditions de la Bagnole est une œuvre amusante et pertinente à la fois, dont le sujet n'est pas le sexe mais bien l'anatomie, comme l'a intelligemment fait valoir l'éditrice dans sa réplique en juin dernier. Je ne cite qu'une phrase de son communiqué : «Ainsi, et cela est bien malheureux, c'est dans le regard de certains adultes malavisés qu'il faut chercher de l'obscénité, et non entre les pages de ce livre.»

Quant à l'album, paru dans la collection «Klaxon», je ne lui trouve qu'un défaut mineur, d'ordre technique : une sursaturation du rouge dans les pages intérieures, problème qui pourra être réglé à la réimpression — car je souhaite à ce livre une longue carrière et au moins un deuxième tirage. Autrement, l'œil se régale du dessin coloré, net et expressif de Fabrice Boulanger, des bouilles rigolotes de ses personnages, de l'humour qui baigne texte et illustration — le verbe «baigner» étant ici choisi à dessein car la salle de bain, avec les dégâts et les découvertes qu'on peut y faire, occupe une place centrale dans cet album décomplexé.

Le fait que *Ma sœur veut un zizi* ait été finaliste au Prix jeunesse des libraires me rassure quant à la prévalence du bon sens éclairé sur l'esprit chagrin, au moins dans des secteurs de la société proches de nos champs d'intérêt.

Daniel Sernine

Ondin et Corbeau

Deux fois plutôt qu'une, durant la dernière année, mon cœur de critique s'est laissé toucher par des propositions artistiques pour les enfants, remarquables par leur aspect innovateur et achevé, allié à une fable imaginative, inattendue. Deux œuvres fort différentes, l'une, *Ondin*, s'adressant aux tout-petits de 3 à 6 ans, l'autre, *Corbeau*, visant les jeunes de 5 à 10 ans. L'une révélant un univers entièrement aquatique, enveloppant autant qu'envoutant, l'autre s'envolant vers les cimes de l'imaginaire amérindien, à la fois poétique, drôle et déroutant. Les deux faisant la part belle à la magie, dans la fable comme dans la manipulation des marionnettes, qui nous surprennent parfois par le souffle de vie qui semble s'échapper d'elles. Deux spectacles à l'esthétique riche, qui doit beaucoup au savoir-faire de compagnies pionnières du théâtre jeunesse québécois.

Ondin est le nom d'un petit garçon pêcheur, qui rêve d'être un poisson. Le voici plongeant dans la vastitude de l'océan et, métamorphosé, y évoluant sans difficulté au gré des courants vers des découvertes toujours plus étonnantes. Jusqu'au jour où une sirène, au nom magique de Mélusine, lui apparaît et l'appelle comme le ferait son alter ego. Un voyage sous-marin fascinant où les formes, les couleurs, le mouvement s'entremêlent, tamisés par des jeux de voiles, de lumière et d'ombre, accompagnés par les bruits d'eau et de vague du «tambour d'Océan» de Maryse Poulin. Les interprètes de cette histoire toute simple, Sabrina Baran et Gabrielle Garant, forment avec la musicienne un trio à l'écoute, attentif et attentionné envers son public si proche.

Corbeau est un ancien petit garçon, qui rêvait d'être un oiseau et qui a fini par y parvenir en se nourrissant de goudron... Cette histoire, il la racontera à la jeune Nukum, la grand-mère de la narratrice, Saskia, qui à son tour nous transmet cette fable de vie improbable et pourtant captivante. Nukum, l'Amérindienne qui s'invente un autre monde où les animaux parlent, a connu l'oiseau parlant dès l'enfance, et s'en est fait un ami, qui revient la visiter à divers moments de son existence. Pour illustrer ce conte magique et coloré, signé Jean-Frédéric Messier, l'équipe de conception de l'Œil a mis tous ses talents à contribution : les superbes marionnettes et la scénographie de Richard Lacroix, les jeux de lumière et de projection, la maîtrise inouïe des marionnettistes, Nicolas Germain-Marchand, Anne Lalancette, Estelle Richard et Dominic St-Louis, contribuent à faire de *Corbeau* une réussite éclatante. La mise en scène est d'André Laliberté.

Bonne nouvelle : ces deux productions seront à l'affiche un peu partout dans l'année qui vient. Ne les manquez pas!



Raymond Bertin



Ondin

(photo : Michel Pinault)